Document generated on 05/13/2025 8:46 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les bons sentiments

Natalie Jean, *Le goût des pensées sauvages*, Montréal, Leméac, 2020, 139 p.

David Bélanger

Number 146, Summer 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95678ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bélanger, D. (2021). Review of [Les bons sentiments / Natalie Jean, *Le goût des pensées sauvages*, Montréal, Leméac, 2020, 139 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 88–88.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les bons sentiments

Natalie Jean, *Le goût des pensées sauvages*, Montréal, Leméac, 2020, 139 p.

Dans son dernier recueil, Natalie Jean raconte surtout la transformation de personnages — des femmes, dans la plupart des nouvelles — qui, devant les aléas de la vie, se chargent de résolutions inspirées. Prendre la vie avec plus de légèreté. Ne garder autour de soi que l'essentiel. S'écouter en amour, refuser d'être considérée comme proie. Ce trait commun induit une sorte de poétique : l'écriture de Natalie Jean est souvent « émerveillée », elle met de l'avant de petites perles de l'existence, fleurs, odeurs, textures, tissus, beauté qui passe, beauté qui reste… À la rencontre de l'être aimé, la narratrice de la première nouvelle, danseuse classique éprise du violoncelliste qui accompagne sa troupe, décrit ainsi ce dernier : « Je me suis retournée et le violoncelliste était là avec ses yeux de tourmaline noisette, sertis de pépites d'or en dispersement, sa barbe noire brillante juste assez longue pour être douce, son sourire craquant, et ses mains… Ses mains sont affolantes. » On sent l'affection perler dans les mots, une certaine douceur se partage dans le grain du texte, non sans que nous poigne, à la longue, un sentiment de naïveté, comme si la légèreté menaçait aussi bien la lucidité.

La dernière nouvelle du recueil se termine sur une réflexion sur l'art de raconter : après nous avoir narré sa première douche avec son père, la narratrice convient de l'absence de rebondissements dans l'anecdote, ni abus ni drame. « Je pourrais facilement transformer le récit de ma première douche en nouvelle glauque, bricoler une chute réussie, pour une fois… Ce serait sombre et violent, dégoulinant d'enfance fauchée, de candeur piétinée », remarque-t-elle. Mais il n'en est rien : trop de textes existent déjà de cette fibre-là. Ici, douceur.

David Bélanger